2me Année. — N° 52 **Quinze centimes le numéro** (par la poste, VINGT CENTIMES) Le 29 Juin 1865.

ABONNEMENTS :

	Un an.	Six mois.
France	9 f.	5 f. »
Italie et Suisse	12	7 »
Angleterre, Espagne, Turquie	13	7 50
Allemagne, Belgique	14	8 »
Amérique, Brésil	15	8 »
Australie, etc.	16	9 »

On s'abonne au bureau du journal
Ouvert de 9 heures à 3 heures
22, RUE BREDA
ou en envoyant *(franco)* un mandat sur Paris à l'ordre de M. le Directeur gérant.
On s'abonne également chez tous les libraires.
L'abonnement part du 1er Janvier ou du 1er Juillet

HORS LA CHARITÉ, PAS DE SALUT !

L'AVENIR

MONITEUR DU SPIRITISME

PARAISSANT LE JEUDI

AVIS GÉNÉRAL

Les articles de fond et les communications envoyés par des collaborateurs bienveillants seront soumis à l'examen du comité de rédaction; ils seront insérés ou détruits.

Il sera rendu compte des ouvrages nouveaux lorsque deux exemplaires nous auront été adressés.

Les lettres et manuscrits non affranchis seront rigoureusement refusés.

Annonces : 3 fr. la ligne.

Vente au numéro, à Paris
AU BUREAU DU JOURNAL, DE 9 A 3 HEURES, ET CHEZ
LEDOYEN, libraire, galerie d'Orléans, 31, (Palais-Royal).
BRASSEUR, id., galerie de l'Odéon, 11 *bis*.
TURQUAND, id., rue Notre-Dame-de-Nazareth, 8.
AUMOND, id., boulevard de Strasbourg, 35.

A Marseille : Chez Ch. BÉRARD, libraire, 22, rue de Noailles.

Sommaire du n° 52 de l'Avenir

AVIS. — A nos lecteurs. — Le Moine, par André Pezzani. — Destinée de l'homme, par M. de Montneuf. — Extrait d'un journal de Bahia, par P. X. — Le pape Pie IX, médium voyant. — L'Esprit parleur de la famille X*** (*suite*). — Feuilleton : la critique du Salon de 1865, par un Esprit du quinzième siècle.

AVIS

L'accueil que notre feuille a reçu du public spirite nous permet de réduire à 9 fr. pour la France le prix de nos abonnements annuels à partir du 1er juillet prochain, mais attendu les frais considérables que nous avons à supporter pour l'affranchissement à l'étranger (15, 10 et 8 *centimes par numéro*), nos prix sont maintenus pour nos abonnés hors de France.

MM. les abonnés, dont l'abonnement expire le 30 juin prochain, sont priés de le renouveler le plus promptement possible, en adressant un mandat sur la poste ou sur Paris, *à l'ordre du directeur de* L'AVENIR, s'ils ne veulent pas éprouver de retard dans la réception du journal.

Paris, le 29 Juin 1865

A nos lecteurs.

Affirmer un Dieu Créateur, unique et personnel, proclamer une Immortalité éternellement progressive pour tout ce qui se meut et pense dans la création, propager notre sainte croyance à la communion des Vivants et des Morts, enseigner que la vie et la mort terrestres ne sont que deux états d'être inhérents à nos individualités, prêcher la Tolérance sans laquelle la Charité n'est plus qu'un vain mot, enfin chercher la Vérité en dedans et en dehors de nous, telle a été la tâche que *l'Avenir* s'est efforcée d'accomplir pendant la période que nous venons de parcourir.

Certes, nous sentons toute notre insuffisance personnelle, et nous savons que nous n'avons de valeur que par l'Idée suprême que nous acclamons avec les *Immortalistes* de tous les temps et de tous les pays; mais cette Idée est si puissante, si grandiose, si véritablement de Dieu, qu'elle nous porte malgré nos défaillances et nous soutient dans l'entreprise à laquelle nous nous sommes voués et que nous poursuivrons jusqu'au bout avec la permission d'en Haut et l'aide de nos amis visibles et invisibles.

Spirites et Spiritualistes, nous avons une même foi générale; unissons-nous donc pour la défense de nos principes communs; quant à ceux sur lesquels nous ne sommes pas d'accord aujourd'hui, attendons patiemment que la Vérité nous éclaire. Tôt ou tard la lumière se fera, et elle se fera d'autant mieux que nous aurons montré les uns envers les autres cette tolérance vraiment chrétienne que le Christ nous a si puissamment enseignée.

C'est pourquoi, Spirites et Spiritualistes, et vous surtout, chers collaborateurs, je vous crie encore : SURSUM CORDA !

ALIS D'AMBEL.

LE MOINE

Honneur à l'homme qui persévère dans la voie de la vérité, surtout lorsque son éducation, ses habitudes, son état semblaient devoir la lui interdire. Voici un abbé, un prêtre vénérable sur lequel il n'y a rien à dire, si ce n'est les bonnes actions qu'il sait cacher, les généreuses pensées dont il sacrifie la gloire, abbé, quoique vous en disiez, messieurs les ultramontains, et ministre de l'église catholique (plaise à Dieu que tous lui ressemblent, car alors le règne de Dieu serait bien près), le même qui, dans *le Maudit*, a ouvert des aperçus sur l'église nouvelle, qui, dans *la Religieuse*, a combattu si logiquement le dogme de l'éternité des peines, qui, dans *le Jésuite*, s'est prononcé aussi carrément contre les abus religieux, et pour l'adoration de Dieu en esprit et en vérité, qui, en un mot, est si parfaitement des nôtres, eh bien ! cet abbé vient encore de publier un nouvel ouvrage : *le Moine*, dans lequel, infatigable et fécond, il poursuit résolûment la croisade qu'il a entreprise pour le bien et les progrès religieux de l'humanité. Nous ne saurions passer cette nouvelle publication sous silence, et nous en donnerons les extraits suivants à nos lecteurs :

« Les associations modernes doivent-elles s'effacer devant le vieil esprit religieux, doivent-elles abdiquer entre les mains d'un passé décrépit ? » Telle est d'abord la question que se pose notre auteur. Ecoutons-le :

« Echapperons-nous tout meurtris, hommes qui voulons la grande liberté pour les peuples et pour toutes les consciences humaines, à ces mailles épaisses et durement tissées, qu'une encyclique célèbre vient de jeter, comme le coup de filet hardi d'une coterie audacieuse, ennemie de la liberté humaine.

» La question est donc toujours là, aussi terrible, aussi vivace que jamais; elle durera, cela est dans la loi de l'équilibre des forces morales, tant que les grandes clartés, faites par l'éducation universelle des âmes, ne seront pas venues montrer dans l'ordre religieux et intellectuel une série d'axiomes adoptés par elle, comme les axiômes des sciences mathématiques et physiques.

» Il faut avoir bien peu étudié ce siècle pour ne pas comprendre que la résurrection des maisons monastiques, telle que nous la voyons se faire sous nos yeux depuis vingt-ans, ne s'opère que comme une machine à explosion, comme une mine sourde pratiquée sous la citadelle nouvellement élevée du progrès religieux et moral. Ce ne sont pas vos travaux en commun, ni vos

---

FEUILLETON DE L'AVENIR

CRITIQUE DU SALON DE 1865

par un Esprit du XVe siècle

Le Grand Salon.

MM. ANTONIO GISBERT. — JEAN AUBERT. — ALMA TAMEDA. — ARMAND DUMARESQ. — AIVAZOWSKI. — ALIGNY. — ANASTASI. — ADOLPHE AZE. — DOMINIQUE BARON. — BARRIAS. — AMÉDÉE BAUDIT. — BAUDRY. — BAVAUX. — BENOUVILLE. — BERCHÈRE. — BERNARD. — BESNUS. — BLIN. — CARL BODMER. — BONNAT. — BANWIN. — BOUGUEREAU.

Avant de quitter le grand salon, admirons le *Débarquement des Puritains dans l'Amérique du Nord*, de M. Antonio Gisbert. Ce tableau malheureusement trop haut placé, n'est pas assez remarqué. La foi respire sur tous les visages de ces graves puritains; l'harmonie blonde dans les tons noirs des vêtements nous montre que M. Gisbert est coloriste. Nous ne verrons plus guère dans nos visites au Salon une toile aussi remarquable sous tous les rapports.

M. Jean Aubert est un de ces heureux artistes que le sourire public a tout de suite accueilli. Il a fait une chose bien facile ; il a pastiché le charmant sentiment d'Hamon et les idéalités néo-grecques de Picou. Aussi ne le jugerons nous ni sévèrement, ni complaisamment; c'est une de ces mille organisations qui chaque année, au Salon, nous affadissent les yeux pour nous montrer des vignettes coloriées. C'est un peintre dont le goût ne s'égarera jamais; la sagesse de son pinceau et le simple arrangement de ses figures l'empêcheront toujours de commettre des erreurs que certains critiques jugent avant le mérite de la peinture. M. Aubert est un ancien graveur, prix de Rome; la peinture l'a entraîné depuis, et dessinant toujours, comme un graveur, il a rarement peint comme un peintre. Son portrait de Mme G. T... est loin de valoir le tableau ; aucune qualité sérieuse.

Voici un tableau d'histoire : *C'est Frédégonde au lit de mort de Prétextat*, évêque de Rouen. Frédégonde, quoique en carton rouge, écoute, froide et impudente, les prédictions du prêtre qu'elle a fait assassiner. M. Alma Tadema est, selon nous, un peintre perdu, s'il continue; il a les qualités du penseur peintre ce qui est rare ; il est presque dessinateur ; mais sa pauvreté comme artiste est trop grande. Est-ce donc là ce qu'un peintre peut retirer de l'enseignement de la nature, apprendre à ressusciter des formes primitives et à passer sa vie à courir chez les antiquaires pour faire revivre la vieille époque de la rivale de Brunehaut !

Ce tableau est momifié, c'est une curiosité mais ce n'est pas de la peinture.

Alma Tadema est néanmoins en progrès sur ses *danseurs égyptiens :* Même sécheresse d'exécution, mais aussi plus de pensée.

Les femmes gallo-romaines ont également un certain charme archéologique, étrange, qui arrêtent les regards ; elles cherchent du reste à les attirer. Malheureusement la coloration est plombée et rouge; l'exécution lourde et fatiguée, et le dessin d'une miévrerie de demoiselle. Quand M. Alma Tadema sera assez artiste pour peindre d'après nature il sera certainement plus fort.

M. Armand Dumaresq a exposé la *Garde du drapeau*, tableau plus mâle que son *Aumonier du Régiment*, dont le sentiment, la couleur et les plans laissent beaucoup à désirer. Nous regrettons que M. Armand Dumarecq quitte la mêlée du champ de bataille pour des épisodes; nous nous souvenous toujours de sa *Charge de cavalerie de la Moskowa*, son meilleur tableau.

Citons M. Aivazowski, peintre russe. Ses paysages sont lourds et mal exécutés; néanmoins les sites sont bien pris et ne manquent pas d'un certain intérêt.

M. Aligny a exposé une *Chasse au soleil couchant ;* sauf le ton un peu trop grisâtre de l'ensemble, ce tableau a l'aspect de la nature.

La *Vue du Forum au coucher du soleil*, par M. Anastasi est un excellent tableau, lumineux, imprégné des vapeurs qui commencent à monter à la fin de la journée; mais la manière dont le tableau est compris, rapetisse considérablement les ruines grandioses du Forum; c'est une œuvre de genre comparé à Hubert-Robert, dont on peut admirer au Louvre les austères souvenirs de Rome.

Les *Bords du Tibre*, de M. Anastasi, sont également remplis de lumière. M. Anastasi procède un peu de Marilhat, moins la solidité et la vigueur de l'aspect.

Citons encore M. Adolphe Aze qui a exposé un *Tribunal indigène* dans la cour de la grande mosquée (Djama-Kebir), à Alger *et les ablutions* à la grande mosquée à Alger.

prières que nous venons proscrire; ce n'est pas votre association qui nous déplaît, à nous qui comprenons si bien la puissance de l'agrégation des forces; mais ce que nous proscrivons, c'est ce que vous rendez redoutable; ce qui nous épouvante, c'est que vous affichez hautement et imprudemment la prétention, bien coupable à nos yeux, de détruire le premier des biens de la race humaine, sa liberté de conscience. Voilà ce que nous combattons à outrance en vous, parce qu'à nos yeux c'est le meurtre prémédité de toutes nos généreuses idées. Nous ne vous repoussons ni pour votre foi, digne de tous nos respects, si elle est sincère dans votre conscience, ni pour votre association, si elle est inoffensive. Vous êtes sacrés pour nous tant que vous n'attaquez pas, d'un mot ou d'un signe, nos saintes conquêtes de liberté de conscience.

» Mais prenez garde, les temps ont changé; l'humanité est adulte; l'homme n'a plus peur. Le jour où nous avons, sortant de votre bouche, par les organes accrédités de vos plus puissants meneurs, qui s'appellent *le Monde, la Civilta cattolica,* un aveu bien clair, bien explicite, sur lequel il nous est impossible de nous tromper, que vous avez pour but de reprendre le thème théocratique de Grégoire VII, que votre idéal religieux est devenu l'absorption de l'humanité dans ce fétiche façonné par vous, un pape infaillible sur une église esclave, nous savons où vous voulez conduire la pensée humaine. Au moment où je trace ces dernières lignes, moines de notre temps, je vous vois peser sur la conscience d'un vieillard affaibli par les années et irrité par les malheurs de son impuissance, pour obtenir de lui, à la face d'un siècle qui a horreur de l'inquisition, la canonisation solennelle d'un inquisiteur fameux, d'un des émules de Torquemada.

» Vous vous servez de cette puissance, si respectable à nos yeux, mais si compromise par vous, pour jeter de nouveaux défis à la raison humaine.

» Par respect pour de vieilles institutions qui ont eu leur gloire, mais qui ont fait leur temps, et n'ont pas su se maintenir à la hauteur des prétentions de sainteté et de services rendus à l'humanité, affichés par elles, le monde nouveau n'ira pas enrayer le char du progrès religieux et se mettre à votre suite pour reconstruire le moyen âge.

Ne vous étonnez donc pas de ses résistances, de ses répulsions même. Vous n'en triompherez pas! Vous vous êtes trahis avant le temps. Vous n'avez pas eu la longue patience de vos pères. Les peuples ne sont plus enfants. Quand une grande civilisation a la foi, qu'elle se sent attirée au pied des autels, qu'elle veut manifester la puissance d'adoration et de prière qui est en elle, l'idée ne lui vient pas de constituer des moines qui adorent et prient pour elle; elle adore et prie, sans ces truchements encapuchonnés qui marmottent du latin à matines, au milieu de la nuit. Elle se souvient de l'Évangile qui a recommandé l'*adoration en esprit et en vérité, en même temps que la courte prière.* Elle s'en tient à l'Évangile, et déclare qu'elle n'a pas besoin de moines. »

Peut-on parler de la liberté de conscience et de la tolérance religieuse en termes plus énergiques et plus convaincus?

Dans un autre passage de ce livre, l'auteur examine la conduite qu'aurait dû tenir le monde religieux et celle qu'il a suivie; il dit ces paroles d'une étonnante justesse:

« Il avait à vous demander le saint baiser, il ne l'a pas voulu. Il avait à accepter le duel honorable de la lutte sur le terrain des discussions paisibles! Victoire dernière à qui aura raison! Ce sage compromis, cette trêve de la prudence devant les conséquences terribles d'une lutte implacable, le monde religieux n'en a pas voulu.

» Quelques natures droites, quelques cœurs bons et représentant, dans l'église catholique, les dernières effluves de l'esprit chrétien, étouffées sous l'esprit monacal qui a glacé le catholicisme, acceptaient la bonne trêve, se résignaient aux espérances d'un lointain avenir. Les violents sont venus, les batailleurs, les fous.

» Haro sur les impies! Vive le bûcher!

» Ce cri de guerre sort comme un grondement du tonnerre, surtout depuis vingt années, des flancs de ce volcan en incandescence qui s'appelle le Gésu. Il s'écrit en lettres de feu, comme une provocation dernière au dix-neuvième siècle, dans cet organe de la théocratie monacale appelé la *Civilta cattolica*, et dans notre Paris, la noble et douce patrie des idées d'avenir et de liberté, une feuille non moins ambitieuse des derniers écrasements de l'âme humaine, s'appelant tour-à-tour *Univers et Monde*, pour qu'on sache bien que rien ne devra échapper au déluge montant de son catholicisme barbare, répète chaque matin les paroles fougueuses des moines. »

On conçoit que nous ne citons pas tous les passages saillants de ce livre, nous dépasserions les bornes d'un compte-rendu, et nos lecteurs désireux de le connaître sauront se le procurer. Terminons avec l'auteur par un chaleureux appel à la concorde et l'union du monde ancien et du progrès moderne.

Voici le tableau qu'il retrace de cet heureux jour appelé par tous nos vœux.

« Oh! que le prêtre dans le monde, le jour où il comprendra la beauté et la grandeur de sa mission, se fera une tâche glorieuse. Reprenant, au lieu du frac, l'habit des hommes sérieux, l'existence de ceux qui pensent et travaillent, nous assisterons à la décadence rapide de ces institutions d'énergumènes qui semblent un défi à la raison, à l'expérience et aux conditions éternelles de la vie au sein des humanités, conditions qui se résument dans cette formule: Respect pour le passé, quand il a été honorable! Aspirations vers l'avenir, pour qu'il soit plus glorieux encore que le passé!

» Travaillons à les populariser au sein d'un clergé intelligent et bon qu'on élève sous l'étouffoir! Notre tâche d'amis et d'émancipateurs auprès de lui aura été belle. Au lieu des édifices matériels si coûteux, nous aurons élevé l'édifice radieux de l'avenir.

L'humanité un jour saluera nos noms, comme des noms de guides intelligents et hardis, au milieu des extravagances d'une époque surexcitée et entraînée aux extrêmes. Dieu nous aura bénis et aura déposé une joie pure au fond de nos consciences. »

Combien nous serions heureux de voir les rêves généreux de notre auteur réalisés! Combien nous serions heureux de serrer contre notre cœur le plus de frères possible, le plus d'adorateurs de notre Père céleste en esprit et en vérité, le plus d'ouvriers au service de Dieu, le plus de vrais croyants ayant abjuré leur fanatisme, leurs haines, leurs préjugés, leurs puériles superstitions et leurs abus grossiers; mais nous n'espérons pas, s'il faut le dire, que les lumières nouvelles touchent les regards des aveugles et des endurcis. Tous sont appelés à la Pâque nouvelle, mais peu entreront au divin banquet. Dans un monde infime comme le nôtre, l'avènement de l'Esprit doit encore avoir la représentation figurative des Juifs rebelles qui n'ont pas reconnu le Messie au premier avènement. D'ailleurs cela est écrit depuis des siècles et doit nécessairement s'accomplir. Il est prédit que les dépositaires de la foi du Christ doivent par obstination et endurcissement repousser l'Esprit de vérité et remplacer les juifs incrédules, que la plupart accepteront la nouvelle révélation et à sa lueur confesseront celle du Messie. Cependant comme les prophétiques oracles ne disent rien quant au nombre des réprouvés temporaires de cet avènement, nous devons unir nos efforts et nos prières pour le restreindre de plus en plus, pour éclairer les sceptiques et les aveugles, et les appeler tous à nous. Nous devons glorifier des œuvres telles que celle dont nous parlons ici, et qui ont pour but de nous réunir tous autour du soleil radieux de l'avenir.

André Pezzani.

Après le bain, de M. Dominique Baron, est un charmant tableau d'une exécution pleine de charme. Les étoffes sont rendues avec esprit et la gamme générale en fait une des perles du Salon.

M. Barrias a exposé le portrait de Mme O. B... Cette peinture à la cire est d'un aspect mat très-distingué; le modelé en est solide, et la couleur, d'un gris argentin, rend merveilleusement la finesse de la peau et du modelé.

Cette peinture, si ferme et si fine à la fois, nous fait regretter la mollesse et le parti pris de coloration du portrait de la comtesse de Ganez, par M. Cabanel. Nous retournons là dans cette convention inventée par les Pérignon et les Dubuffe. Les gens du monde trouvent que c'est là de la bonne peinture. Je doute que les vrais peintres soient du même avis. Ce portrait a une immense qualité: la réserve et la distinction bourgeoises.

Un des paysages les plus vigoureux du Salon est une *Chaussée d'étang dans le Berry*, de M. Amédée Baudit. C'est là, comme exécution, une fort belle ressemblance avec la nature; mais, comme couleur, les tons lourds nous empêchent de goûter complétement cette œuvre.

M. Baudry s'est donné bien du mal pour maniérer ainsi sa *Diane*. Est-ce bien là cette sauvage déesse, glorieuse de sa rude virginité? L'antiquité nous la montre chassant l'Amour, mais non comme cette coquette déesse dont nous parle Virgile, fuyant vers les roseaux (*et fugit ad salices*).

Diane, ici, semble jouer avec l'Amour; c'est une boutade et non l'élan de la vertu. Mais qu'importe cet anachronisme; il n'y a que les poëtes peintres qui ont compris l'antiquité, Ingres et Delacroix; et nous ne demandons à M. Baudry qu'une agréable peinture.

Les défauts de cette figure sont très-graves; le torse trop long et les jambes trop courtes, une jambe mal dessinée et un cou mal attaché; quant à l'Amour qui s'envole, c'est un de ces enfants joufflus et poncifs qui ne doit certainement pas avoir assez d'esprit pour séduire la chaste Diane.

M. Bavaux a exposé les *Bassins du saut du Doubs*. C'est là de la belle peinture et de la belle couleur. Ces roches éclairées par le soleil et ces admirables plans de verdure sont pleins de caractère et de grandeur.

Admirons également le *Colysée*, de M. Benouville; les *Paysages du Nil*, de M. Berchère; la *Vue prise à Subiaco; Etats romains*, de M. Bernard; de M. Besnus, le *Soleil couchant dans le Tibre* (Etats romains); et, après, la *Moisson dans la vallée de Bièvres;* de M. Blin, le *Vieux moulin* à Guildo (Bretagne), *Un soir d'été en Sologne;* de Carl Bodmer, la *Forêt*, derniers jours d'automne.

L'*Antigone conduisant Œdipe aveugle*, de M. Bonnat, est une peinture où le procédé est très-intelligent comme tableau de genre et très-inutile lorsqu'il est question d'OEdipe et d'Antigone. Que M. Bonnat renonce à être un grand peintre, puisqu'il est excellent peintre de genre et qu'il nous l'a prouvé.

Que dirai-je de l'excellente peinture de M. Banvin; c'est un des peintres du Salon; quand on examine attentivement son *Banc des pauvres, souvenirs de Bretagne* et ses *Attributs de la peinture et de la musique*, ces tableaux vous rappellent que l'art n'est pas perdu en France, puisqu'il est ainsi compris.

La *Famille indigente*, de M. Bouguereau, n'a pas faim, n'est pas misérable, et pose trop bien pour que nous ayons pitié d'elle. C'est de la grande peinture de commerce.

Nous aimons infiniment mieux le portrait de Mme ***, qui a de l'ampleur et nn certain style dénué de mièvrerie.

Hyx.

(La suite au prochain numéro)

Journaux et Revues recommandés.

La Revue spirite de Paris, 8e année, mensuelle. . .	10 fr.
La Vérité de Lyon, hebdomadaire, 3e année. . . .	9
L'Union spirite bordelaise, quatre fois par mois . .	12
L'Echo d'outre-tombe de Marseille, hebdomadaire. .	10
Annali dello Spiritismo de Turin, mensuelle. . . .	12
La Luce de Bologne.	12
La Gazetta Magnetico-Scientifico-Spiritistica de Bologne.	6
Le Spiritual Magazine de Londres.	
Le Spiritual Times de Londres.	
L'Avenir, *Moniteur du Spiritisme*, hebdomadaire. .	9

Nous recommandons à nos lecteurs la nouvelle édition du Qu'est-ce que le Spiritisme, par M. Allan Kardec. La lecture de ce volume coté 1 franc, est indispensable à quiconque veut sérieusement étudier la doctrine spirite.

Destinées de l'homme.

Notre journal qui fuit l'économie sociale et la poli-ique, non-seulement parce qu'il y est obligé, mais en-ore par conviction et par sentiment d'un devoir plus 'levé, ne peut pas retracer ici à ses lecteurs, tout ce que I. Auguste Guyard a fait pour la commune de Frotey t tout ce qu'il a tenté de faire surtout pour la morali-ation de ses habitants, pour leur instruction et leur 'ducation, pour la création de bibliothèques populaires, et pour l'amélioration du bien-être de tous; néanmoins e qui sera entièrement de notre compétence, et qui e sortira pas de la sphère ordinaire de nos études, nous pouvons détacher de ses lettres aux gens de Frotey, ce que dit M. Guyard de l'immortalité de l'âme, et de ses vies futures en prenant son point d'appui dans les enseignements du Christ. Il y voit autre chose que M. Lambert, précédemment jugé, et nous pouvons opposer la manière large et vraiment divine avec laquelle notre auteur interprète les paroles de l'Evangile, à l'interprétation de M. Lambert et de son école critique.

Voici en effet ce qu'il dit aux pages 21 et 22 de ses premières lettres.

Jésus adresse à Marie-Madeleine ces paroles qui résument toute sa doctrine sur l'origine, la nature et la fin de l'homme.

... « Va vers mes frères et dis-leur que je monte vers mon père et votre père, vers mon Dieu et votre Dieu. » (St-Jean, chap. XX, v. 17.)

Cela voulait dire aux juifs, la plupart incrédules à l'endroit de l'immortalité de l'âme : « Ne soyez pas trompés par les apparences. La mort n'est pas la fin, l'anéantissement de la vie, c'en est au contraire un nouvel état, une évolution nécessaire, un développement lumineux à travers les mystères du tombeau. Le mourant c'est l'insecte humble et rampant qui se transforme dans le sommeil de la chrysalide pour se réveiller, libre enfant de l'air, dans le papillon radieux. La mort est *une renaissance et une transfiguration de notre personnalité*, sa première ascension vers l'être et la vie universelle sur l'échelle du progrès sans fin. La mort est pour l'homme *la plus sublime des imitations, c'est la révélation instantanée de son passé*; l'explosion de son sentiment et de sa conscience dans tous les êtres auxquels il était mêlé, sans le savoir, dans les divers degrés de sa vie terrestre; c'est le sentiment et la conscience d'une ubiquité relative ; la mort, en un mot, c'est l'immortalité ou la résurrection que mon père m'a chargé de vous révéler, et que vous m'entendez prêcher tous les jours. »

« Ainsi d'après l'implicite enseignement du Christ, fils de Dieu et fils de l'homme, du Christ notre frère consubstantiel, l'homme cet enfant de l'éternel et de l'infini, c'est un germe divin contenant en virtualité les attributs de Dieu, qu'il doit dérouler et manifester par un progrès indéfini. »

Ce qui précède est entièrement dans nos doctrines ainsi que ce qui suit :

« Qu'est-ce en vous, dites-moi, mes amis, que l'amour quand même de la vie et la crainte de la mort? Qu'est-ce que vos pieux respects et vos chers souvenirs des trépassés? Qu'est-ce que votre insatiable appétit pour de nouvelles ouvrées de vignes, de nouvelles fauchées de prés, de nouvelles quartes de champs ? Qu'est-ce que vos désirs de voir vos enfants plus riches, plus instruits, plus heureux que vous ? Qu'est-ce, chez quelques-uns de ceux-ci, que le goût pour le changement, pour les voyages, pour l'étude, pour d'autres professions qu'ils croient plus relevées que les vôtres ? Qu'est-ce que votre attrait pour le plaisir, votre répulsion pour la douleur, vos vagues rêveries, vos châteaux en Espagne? Qu'est-ce que ces tristesses et ces dégoûts qui succèdent à vos jouissances matérielles? Qu'est-ce que vos plaintes continuelles du présent et ces espérances d'un meilleur avenir qui, même en vous trompant toujours, vous accompagnent jusqu'à la dernière heure ? Qu'est-ce en vous que tout cela ? Si non autant de voix divines qui, des profondeurs de l'instinct, du sentiment et de la conscience, vous crient sans cesse : ô homme ! émanation de l'infini, tu le contiens virtuellement, et tes ambitions, tes agitations, tes tristesses ne sont en toi que la *nostalgie* de l'infini que tu as besoin de réaliser. »

Admirons combien dans ces lignes, M. Guyard, tout en s'adressant à des villageois et en leur parlant un langage facilement compris de leurs intelligences, sait leur prouver de hautes vérités et leur faire toucher du doigt nos destinées futures. Aussi avons-nous senti le besoin, en reproduisant ces passages, de lui crier : Courage, ouvrier de Dieu, persistez non-seulement dans vos entreprises matérielles, pour le soulagement de vos concitoyens, mais encore et surtout, pour leur enseignement et leur amélioration morale.

A. DE MONTNEUF.

Nous empruntons à un journal de *Bahia* le fait suivant.

COÏNCIDENCE. — On lit dans le *Correio do Sul* de Porto Alegre du 24 du mois dernier.

M. le capitaine Gama, du 3e bataillon, que l'on dit mort à l'assaut de Paysandu, a laissé ici son épouse et une fille unique, jeune personne de 18 ans, mariée à un autre officier de l'armée.

Elles étaient arrivées toutes les deux de Sainte-Catherine, en proie à une phthisie dévorante, et toutes les deux, anges de résignation, d'amour et de patience, ont succombé à peu de jours d'intervalle.

La mère avait épuisé ses dernières forces à soigner sa fille. Un jour se sentant défaillir, elle dit qu'elle n'en pouvait plus ; mais, mère sublime à ce dernier moment, elle eut encore la force de tromper la moribonde, et de lui faire croire qu'elle n'allait que changer de logement pour quelques jours, afin de prendre un peu de repos et de réparer ses forces abattues.

Quelques heures après, la sainte femme avait rendu le dernier soupir avec une agonie de martyr.

La jeune fille vécut encore quelques jours, et dans cet intervalle, comme elle s'assoupissait un jour dans une de ces léthargies précurseurs de la mort, elle s'éveilla en sursaut, en criant que l'on secourût son père, son père mourant, que l'on tuait !... et se couvrant les yeux, éperdue, elle retomba sans mouvement sur son oreiller, en laissant échapper à travers ses sanglots étouffés ces mots : — « Oh quelle affreuse blessure la balle lui a faite! » *Oh, que ferida tao feiâ que lhe fez a bala* !

Le rédacteur qui raconte ce fait appelle cela une *coïncidence* ! Nous savons bien, nous, de quel nom l'appeler ; mais la manière dont il est présenté prouve au moins qu'il n'a pas été inventé pour le besoin de la cause.

Pour extrait : P. X.

Le Pape PIE IX, médium voyant.

On lit dans un recueil hebdomadaire de Paris, intitulé la *Gazette du Clergé*, le récit suivant que nous reproduisons sous sa garantie et sous toute réserve :

« Puisque nous parlons du Pape, me hasarderai-je à vous donner une nouvelle que ne publieront probablement pas les journaux français, mais que vous pouvez répéter en toute assurance ? La politique n'y est pour rien, et, d'autre part, le fait est aussi certain qu'il est intéressant. Le voici tel qu'il a été transmis par un gentleman anglais, alors présent à Rome, et fréquentant la haute société de la ville éternelle,

» Un étranger, d'un extérieur assez distingué, se serait présenté au Vatican et aurait d'abord demandé à voir l'un des camériers de service. Admis par le monsignor, il lui exposa qu'il avait à faire une communication de la dernière importance, intéressant à la fois la religion et le Saint-Siége, mais que l'oreille seule du Saint-Père devait l'entendre, que personne enfin ne devait être présent à l'audience qu'il sollicitait. Il ajouta expressément qu'il ne ferait la communication dont il était chargé qu'à cette dernière condition.

» Le camérier lui répondit d'abord qu'il était impossible d'accéder à sa demande : que les têtes couronnées seules — sauf de rares exceptions commandées par les circonstances extraordinaires, — étaient admises à l'audience privée du Pape, en tête-à-tête. A cette réponse, l'étranger s'échauffe et répète avec une grande véhémence de langage que la révélation qu'il avait à faire était d'une nature telle qu'elle entraînait une effrayante responsabilité pour ceux qui l'empêchaient d'arriver jusqu'au Pape de la manière qu'il le demandait. Il insista tant que le monsignor se décida à en référer au moins au Saint-Père, pour recevoir des instructions. Il se rendit donc au cabinet secret où le Pape était seul en ce moment. En entrant, il fut surpris de trouver le Saint-Père à genoux et absorbé. Après quelques minutes d'attente, il informa Sa Sainteté de ce qui se passait, et lui demanda si c'était son bon plaisir que l'étranger fût admis. Sans se lever, le pape tourna simplement la tête de son côté et lui dit : « Il est inutile que je voie un homme mort. » A ces paroles étranges, le camérier, s'imaginant que le Pape ne l'avait pas compris, répéta d'une manière plus distincte ce que déjà il lui avait dit. Continuant de rester à genoux, le Saint-Père le regarda comme la première fois en lui répétant : « Il est inutile que je voie un homme mort » ; puis il poursuivit ses prières. Plus que surpris et n'osant pas davantage interpeller le Saint-Père, le camérier quitta le cabinet et retourna dans l'antichambre où il y avait l'étranger attendant le résultat du message. Quel ne fut pas son étonnement et sa frayeur de trouver, au lieu d'un homme debout et en bonne santé ; un cadavre gisant sur la dalle ! Comment peindre l'horreur des gens de service, lorsqu'en examinant le corps, ils découvrirent un stylet, un revolver et d'autres armes ! La conclusion à tirer de ces faits est toute naturelle : l'infortuné avait été retranché du nombre des vivants au moment où il allait accomplir un forfait exécrable ! Pie IX avait eu une vision de CELUI qui de là-haut veille sur les siens. »

Th. Paulier.

Et cependant la *Gazette du Clergé*, le *Monde* et les autres journaux de la même école anathématisent chaque jour le Spiritisme. *Et nunc erudimini qui judicatis terram !*

A. D'A.

L'Esprit parleur de la famille X*** (1)

En un instant toute la famille est sur pied ; le jardinier s'arme de son fusil, les deux autres domestiques accompagnent leurs maîtres. On sort de la maison ; on se dirige à la hâte vers le point d'où partent les gémissements qui continuent à se faire entendre. On est tellement persuadé de la réalité de ce qui se passe, que l'on ne songe ni à l'apparition des jours précédents, ni aux bruits de la veille. Recherches inutiles, *rien, rien, et cependant ces gémissements s'élèvent des pieds même* de ceux qui en cherchent l'origine, seulement ils perdent insensiblement de leur intensité. On eût dit les plaintes d'un mourant dont les forces s'épuisent graduellement et qui finit par succomber.

Quelques jours s'écoulent encore, c'est encore à la même heure, c'est encore lorsque les demoiselles X*** sont entrées dans leur chambre à coucher. Ce ne sont plus des coups frappés avec violence, ce ne sont plus des gémissements qu'elles entendent : c'est, dans le lointain, comme le bruit d'une multitude de personnes courroucées qui s'avancent, qui approchent ; ce sont

(1) Voir le no 31.

des voix confuses qui ne permettent de distinguer aucune parole. On eût dit que cette multitude se disposait escalader les murs de la maison, que les croisées allaient céder sous les efforts de la foule. Les demoiselles X*** voyant que ces efforts restent sans résultat, s'arment de courage; elles ouvrent leurs croisées, et quoique le même bruit continue à se faire entendre, elles n'aperçoivent rien que la pelouse nue, que les eaux du canal qui continuent à couler lentement. Il en fut de ce bruit comme des gémissements, il s'éteignit insensiblement.

Peut-être trouvera-t-on quelque explication plus ou moins satisfaisante à ces singulières manifestations. L'imagination a pu créer le fantôme; le coup frappé sur le bois du lit n'a peut-être été qu'un de ces craquements assez ordinaires que font entendre les meubles dans les jours de grande sécheresse; c'est le bruit du vent soufflant à travers les bois du taillis voisin que l'on aura pris pour les gémissements d'un mourant; c'est celui des vagues de la mer, que quelques lois inconnues de l'acoustique auront apporté jusque sous les croisées des demoiselles X***. Avec du bon vouloir et une légère dose de scepticisme que n'explique-t-on pas! Mais bientôt ces manifestations vont changer de caractère, et il nous est difficile de prévoir quelle interprétation on leur pourra donner.

Ajoutons cependant que précédemment, et lorsqu'une famille irlandaise habitait la même maison, semblable bruit s'était fait entendre, et que le domestique, attaché au service de cette famille, alarmé par ce fait étrange, s'était empressé de demander son congé. Or, ce domestique couchait dans la chambre occupée par les demoiselles X***.

Nous l'avons dit, le caractère des manifestations va se transformer. Plus de cris, plus de gémissements, plus de ces bruits effrayants qui jettent l'épouvante dans les cœurs. Ce que l'on entend, ce que tous les membres de la famille entendent, c'est le bruit de pas dans les appartements, c'est celui des portes qui s'ouvrent et se ferment avec violence.

Un soir, les demoiselles X*** se trouvaient dans leur chambre et parlaient de choses plus ou moins indifférentes, lorsqu'elles s'aperçurent que leur bougie, faute d'aliment, était sur le point de s'éteindre. Les domestiques étaient couchés et il fallait traverser le palier et le grand salon pour arriver aux appartements de M. et Mme X***, où, seulement, elles pouvaient se procurer une nouvelle bougie. Ces dames hésitaient. Cependant elles s'encouragent; elles se dirigent vers la porte, et l'avaient à peine entr'ouverte, qu'elles entendent les marches de l'escalier crier sous le poids de pas lourds et pesants semblables à ceux que pourrait faire un homme chaussé de ces fortes bottes que portaient les cavaliers du dernier siècle. Inutile de dire que ces dames s'empressèrent de fermer leur porte et renoncèrent à leur projet.

Un autre soir, vers la même heure, dans la même chambre, Mlle A. X*** venait de se mettre au lit, et sa sœur, après avoir éteint la bougie, se disposait à en faire autant, lorsque des coups précipités frappés sur le bois du lit se font entendre. Ne serait-ce pas un Esprit, se demandent les demoiselles X***? Ne désirerait-il pas être interrogé? Guidée par cette pensée qui leur était venue soudainement, Mlle C. X*** prend la parole et dit: « Si vous êtes un Esprit, frappez deux coups, sinon frappez-en trois. » Deux coups sont aussitôt frappés. Puis reprenant la parole, Mlle C. X*** ajoute : « Si vous êtes un Esprit, frappez trois coups, si vous ne l'êtes pas, frappez seulement deux coups. » Et trois coups se font distinctement entendre.

Jusque-là, c'était toujours vers la même heure de la nuit que l'invisible s'était manifesté ; mais les communications vont devenir plus fréquentes, et, désormais, c'est le matin, le soir, à toutes les heures de la journée qu'il rend témoignage de sa présence en frappant des doigts sur le plancher, sur les meubles et en rhythmant certains airs dont quelques-uns seulement sont connus. Tous les membres de la famille, les domestiques, des étrangers même constatent la réalité de ces bruits dont la cause reste ignorée pour eux.

Les chiens, ces chiens dont nous avons parlé et dont nous avons dit la férocité se trouvent-ils dans l'appartement lorsque ces bruits se font entendre? Une incompréhensible frayeur semble les frapper soudainement, et, le poil hérissé, la queue entre les jambes, ils se glissent sous les meubles ou se blottissent dans quelque coin reculé. Quelquefois, quoique le plus profond silence règne dans l'appartement, ils témoignent de leur effroi par les mêmes symptômes, comme s'ils se trouvaient en face de quelque être supérieur dont le regard les domine et les épouvante.

Insensiblement les membres de la famille X*** se familiarisèrent avec la présence de l'invisible; tout sentiment de frayeur était disparu.

Le bruit des pas, celui des doigts frappant en cadence sur le plancher ou sur les meubles n'excite plus d'étonnement. C'est de sang-froid que l'on s'entretient de cet être inconnu qui semble avoir élu domicile dans la maison qu'ils habitent.

Un jour que M. X***, tenant sa montre en ses mains, mettait l'Esprit au défi de la lui enlever, il se la sent arracher avec violence, et ce n'est qu'avec effort qu'il parvient à en rester maître. Un autre jour qu'il revenait de la ville, au moment où il descendait dans la barque qui devait le transporter au delà du canal, il voit assis, en face de lui, cette même figure qu'il avait aperçue quelque temps auparavant, enveloppée dans le même manteau, couverte du même chapeau, dont la forme étrangère l'avait frappé le jour de la première apparition. A peine la barque a-t-elle touché la rive opposée, que cette sombre et grave figure se lève de toute sa hauteur, enjambe le bord du frêle esquif, gravit rapidement le talus de la berge et disparaît sans laisser derrière lui aucune trace de son passage. Dans une autre circonstance, c'est une voix qui se fait entendre; les mots qu'elle prononce appartiennent à la langue espagnole. Une autre fois que Mlle C. X*** se trouvait seule dans l'office, elle entend dans la salle voisine comme les pas d'un homme de guerre, marchant avec la précision d'un soldat à la parade : « Marche! » dit-il d'un ton de commandant. Mlle C. X*** ouvre précipitamment la porte de communication. La salle est vide et il y règne le plus complet silence.

L'hiver approchait, M. X*** appelé par ses intérêts dans une autre localité, allait se séparer de sa famille. Des appartements avaient, en conséquence, été retenus dans la ville voisine, où la famille X***, réduite à Mme X***, à ses deux jeunes filles, à son fils et à un domestique, ne tardèrent pas à aller s'installer. Ces appartements, situés à l'angle de la grande place et d'une rue conduisant aux remparts, se trouvaient dans le quartier le plus fréquenté de la ville.

Or, un jour que ces dames s'entretenaient de leurs chagrins domestiques et des injustices criantes dont elles étaient victimes, une voix inconnue vint soudainement se mêler à leur conversation. C'était près d'elle qu'elle se faisait entendre, elle était claire, douce et harmonieuse.

Elle s'exprimait en se servant de la langue anglaise, mais avec un accent tout particulier, en employant certaines locutions qui dénotaient une origine étrangère, et, surtout, ce qu'il importe de remarquer, ces dames étaient seules, bien seules dans leurs appartements et parlaient avec la plus grande pureté leur langue maternelle.

Répondant un jour à une interrogation qui lui était faite, l'invisible avait dit s'appeler Gaspard Ludovico y Urbino, officier espagnol, et de cette époque devint l'intime ami de la maison, le conseiller, le consolateur de la famille.

Presque toujours près de ces dames, il s'entretenait avec elles pendant le jour, pendant la veillée, à la promenade, partout où elles se trouvaient, soit sur les plages désertes de la mer, soit au milieu de la foule tumultueuse de la rue ou de la place publique; pour nous servir de leurs propres expressions, elles ne se trouvaient jamais seules. Gaspard était là, près d'elles, veillant sur elles, quoiqu'il gardât le silence, quoiqu'il ne répondît pas aux questions qui lui étaient adressées, elles avaient pour ainsi dire l'intuition de sa présence.

Initié à toutes leurs douleurs, il leur disait les mesures à prendre, les périls à éviter. A leur profond étonnement, l'événement est toujours venu confirmer ce qu'il avançait, il leur indiquait les piéges tendus à leur bonne foi, les basses intrigues dont elles étaient l'objet. Les tenant en garde contre les faux amis qui avaient capté leur confiance, il leur donnait les plus sages avis sur la conduite qu'elles avaient à tenir à leur égard. Prudent, discret, il relevait le courage abattu de Mme X*** et par ses bonnes paroles, il lui rendait l'énergie dont elle avait besoin pour dominer la situation fâcheuse dans laquelle elle se trouvait alors.

Pendant plus de trois années, soit en France, soit en Angleterre, où ces dames retournèrent plus tard, Gaspard ne cessa de donner des preuves multipliées de son dévouement et de son affection pour tous les membres de la famille. Prévoyait-il un interruption prochaine et momentanée dans les doux entretiens auxquels chaque jour il prenait part? Ordinairement il prevenait les dames X*** de sa future absence, et pour tous, cette absence devenait pénible et douloureuse, même pour ce petit enfant, ce jeune frère dont nous avons parlé, lequel, vingt fois dans un jour, appelait Gaspard et s'inquiétait de ce qu'il ne répondait pas à son appel.

Toujours et en toutes circonstances, Gaspard se montra un parfait gentleman. Jamais dans l'intimité de la conversation, il ne fit entendre une parole inconvenante ou équivoque. Si parfois lorsque ces demoiselles étaient au piano il venait joindre sa voix aux leurs, c'était surtout lorsqu'il s'agissait de chanter les louanges de Dieu, mais alors son chant s'élevant des notes les plus basses aux notes les plus hautes, avait une ampleur qu'il n'est permis à aucune voix humaine d'atteindre.

Dieu! Avec quel profondeur, avec quel respect, qu'elle vénération il en exaltait la puissance et la miséricorde! Et quoiqu'il n'eût jamais fait allusion à ces dogmes qui partagent la grande famille chrétienne, avec qu'elle sévérité il reprochait toute application frivole des paroles de l'Écriture Sainte!

L'interrogeait-on sur le passé ou sur le présent? Il répondait avec empressement. Voulait-on pénétrer l'avenir? L'avenir est le secret de Dieu, disait-il. Insistait-on? il se renfermait dans le silence le plus absolu. Etait-ce un sentiment de curiosité qui dictait les questions qu'on lui adressait? Ou il ne répondait pas à ces questions ou il blâmait sévèrement les jeunes demoiselles X*** de leur indiscrétion.

Mais si quelquefois, pendant le cours de la conversation, les jeunes filles insoucieuses ou inconsidérées faisaient entendre quelque parole ou exprimaient quelque vœu peu charitable à l'endroit de leur prochain, oh! alors, la voix de Gaspard s'élevait avec une véhémence peu ordinaire : « Taisez-vous, leur disait-il, taisez-vous, vous ne savez quel esprit vous anime; vous ne savez ce que vous dites. »

Quoique grave ordinairement; quoique jamais on ne l'eût entendu rire, parfois il donnait à la conversation une tournure si piquante et si originale que l'on ne pouvait garder son sérieux.

Un jour que Mme X*** croyait devoir adresser quelques reproches à ses filles, la voix de Gaspard se fait entendre. « Ah! maman fit-il, vous n'êtes pas gentille aujourd'hui. Vous grondez, ce n'est pas bien. « Puis continuant sa semonce il ne l'interrompit que lorsque Mme X*** se prit à éclater de rire.

(La suite prochainement.)

Le Directeur-Gérant : ALIS D'AMBEL.

PARIS. — IMP. VALLÉE, 15, RUE BREDA.